

Un moment de notre histoire *Unity, mil neuf cent dix-huit*

Étienne Bourdages

Numéro 108 (3), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2003). Compte rendu de [Un moment de notre histoire : *Unity, mil neuf cent dix-huit*]. *Jeu*, (108), 20–22.

Un moment de notre histoire

L'atmosphère de la pièce de Kevin Kerr rappelle la série de capsules télévisées des *Minutes du patrimoine* tellement son sujet est historique et canadien. L'année 1918 est en effet très significative : elle marque la fin de la Première Guerre mondiale. À l'automne de cette année, pendant que tout le monde espère le retour d'Europe des soldats, la grippe espagnole entre au pays. Et le fléau qui frappe une contrée jusqu'alors épargnée par les horreurs de la guerre affecte le peuple de manière irrémédiable. L'épidémie d'influenza fera plus de morts en un mois – 50 000 victimes au Canada seulement – que la guerre qui se termine en aura fait en quatre ans. Le virus traverse le pays d'est en ouest. Il arrive par Halifax, puis transite par Montréal, Toronto, avant d'atteindre Winnipeg et les Prairies, où il touche au passage un petit village de la Saskatchewan : Unity. Quelques détails factuels sont ainsi mentionnés. Le spectateur est conscient que la fiction s'inspire d'événements qui ont vraiment eu lieu ; on n'aurait pas été étonné si la pièce avait eu pour sous-titre : *Un (dur) moment de notre histoire*. On peut par contre s'étonner, lorsqu'on s'arrête à penser que cette compagnie a consacré la majorité de ses productions à la dramaturgie québécoise, que le Théâtre PàP ait choisi un tel texte pour souligner son vingt-cinquième anniversaire. L'idée s'est toutefois avérée brillante, car, s'il dépeint effectivement un moment de l'histoire canadienne, le cadeau que Claude Poissant a offert au public fut avant tout un très bon moment de théâtre.

Portrait d'une époque, la pièce témoigne entre autres du rôle méconnu tenu par les femmes, de l'évolution des mœurs ; un passant compare par exemple à une autre épidémie le fait qu'il y ait de plus en plus de femmes qui prennent la parole publiquement. Cependant, la plume de Kerr n'emprunte jamais la forme didactique d'un cours d'histoire du Canada et évite, par le fait même, l'écueil patriotique qui nous aurait présenté des gens ordinaires, bien de chez nous, et dont la souffrance serait devenue, avec le recul, exemplaire. Personne ici n'est élevé au rang de héros national. En fait, l'air du temps, le lyrisme et l'aspect testimonial qui caractérisent le texte et la mise en scène rappellent davantage le documentaire-fiction. Heureusement. L'auteur, lauréat en 2002 du prix du Gouverneur général pour ce texte et codirecteur artistique du collectif Electric Company Theatre de Vancouver, a créé des personnages d'une authenticité certaine, pleins d'une attente quasi romantique. Ceux-ci font face à l'immédiat. C'est tout. La

Unity, mil neuf cent dix-huit

TEXTE DE KEVIN KERR ; TRADUCTION DE PAUL LEFEBVRE. MISE EN SCÈNE : CLAUDE POISSANT, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; SCÉNOGRAPHIE : SIMON GUILBAULT ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ; MOUVEMENT : SUZANNE TRÉPANIÉ ; ACCESSORISTE : PHILIPPE POINTARD ; MUSIQUE ORIGINALE ET CHANT : YVES MORIN. AVEC GARY BOUDREAU (STAN), SOPHIE CADIEUX (SISSY), ALEXANDRE FRENETTE (MICHAEL), ÉRIKA GAGNON (DORIS), JOSÉE GUINDON (ROSE), STEVE LAPLANTE (HART), JEAN-SÉBASTIEN LAVOIE (GLEN), EVELYNE ROMPRÉ (SUNNA), KARINE SAINT-ARNAUD (MARY) ET JENNIE-ANNE WALKER (BEATRICE). PRODUCTION DU THÉÂTRE PÀP, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 18 FÉVRIER AU 22 MARS 2003 ET AU CENTRE NATIONAL DES ARTS D'OTTAWA DU 27 MARS AU 5 AVRIL 2003.



Unity, mil neuf cent dix-huit
de Kevin Kerr, mis en
scène par Claude Poissant.
(Théâtre PàP, 2003). Photo:
Yanick Macdonald.

situation est exceptionnelle, voire extrême, mais les protagonistes agissent comme des filles de leur âge qui quittent tranquillement l'adolescence pour devenir des femmes. Elles sont amoureuses, elles se révoltent, elles espèrent...

Unity, mil neuf cent dix-huit se présente donc comme un récit initiatique cru et émouvant, où le comique surgit parfois malgré la dureté de la situation. Ces jeunes femmes, qui attendent que leurs amoureux reviennent du front, apprennent finalement que si ceux-ci ne se sont pas déjà mariés à une autre, ils sont morts de la grippe ou en sont atteints. Les praticables sur lesquels elles célébraient en ouverture l'âge adulte de Beatrice se transforment vite en cercueils. On comprend que, si la guerre des hommes est finie, celle des femmes, elle, ne fait que commencer. Pourtant, la mort n'est pas une découverte, elle est déjà omniprésente : bien avant de mourir de la grippe, les habitants de *Unity* meurent déjà en couches ou décapités par la machinerie agricole. Les filles l'abordent toutefois avec beaucoup de candeur. Des cadavres sont portés sur scène dans leur linceul de fortune, mais ce n'est jamais morbide, particulièrement à cause de la naïveté du ton avec lequel Beatrice teinte les événements lorsqu'elle en reprend le fil dans son journal intime. Jennie-Anne Walker rend l'innocence de ce personnage avec une grande justesse, sans avoir l'air simplet ou trop infantile. Les yeux de sa Beatrice restent lumineux. Elle est très attachante et mène le récit avec la curiosité de ses 21 ans, en prenant soin de chacun pour les voir ensuite partir un à un. Le premier homme qu'elle embrasse lui transmet la maladie. Chaque réjouissance se retourne ironiquement contre l'individu et devient une nouvelle épreuve.

Les rapports ponctuels que Bea note dans son journal constituent une sorte de narration hors champ qui accentue l'impression de documentaire. La trame est ainsi fortement découpée et tient beaucoup du cinéma. On assiste à de beaux morceaux d'authenticité, comme les scènes où les standardistes (Érika Gagnon et Josée Guindon) résumant tout le quotidien d'une communauté en discutant avec les abonnés et en commentant leur vie, ou les tirades du soldat Hart (très sympathique Steve Laplante) qui, revenu aveugle d'Europe sans avoir vraiment combattu, erre maintenant, orphelin dans un village qui n'est pas le sien. La mise en scène de Claude Poissant et les éclairages de Martin Labrecque assument parfaitement ce découpage et nous font passer sans heurt d'un lieu à l'autre, d'une émotion à l'autre. Même l'horizon n'est pas sans rappeler une salle de projection, le fond de la scène étant couvert d'un écran blanc.

[...] les protagonistes agissent comme des filles de leur âge qui quittent tranquillement l'adolescence pour devenir des femmes. Elles sont amoureuses, elles se révoltent, elles espèrent...

En somme, malgré que ce soit très anecdotique et qu'on se demande parfois s'il y a une réflexion à tirer de tout ça, le résultat reste captivant et soutient notre attention du début à la fin. La pièce nous apprend quelque chose, certes, mais elle nous touche et nous divertit davantage. Surtout que l'aisance des acteurs le soir de la première donnait l'impression que le spectacle était déjà bien rodé. Il fallait voir la désinvolture naturelle de Sophie Cadieux, délicieuse en agitatrice dont les calculs compliqués annoncent que la fin du monde viendra bien avant la fin de la guerre, ou encore entendre la répartie quasi chronométrique des duos Gagnon/Guindon. Cela dit, on a peut-être un peu de difficulté à croire en Sunna, la croque-mort. Le jeu d'Evelyne Rompré n'est pas mauvais ; il est égal et discret. C'est plutôt le personnage qui, à mon avis, manque de crédibilité ; trop étrange (ou étranger) et trop distant. On se demande un peu ce qu'il fait là. Comme la mort, en fait, il est source de malaise. **J**